

Une étrange façon de reconduire l'absence

Marie-Andrée Bergeron

La moitié du monde, Comment le féminisme pense la société

Numéro 307, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73500ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, M.-A. (2015). Une étrange façon de reconduire l'absence. *Liberté*, (307), 38–40.

Une étrange façon de reconduire l'absence

PAR MARIE-ANDRÉE BERGERON

En matière de parité, *Liberté* part de loin, ainsi que le démontre le peu de place accordé aux femmes depuis sa fondation en 1959. Est-il encore possible de changer de cap ?

J'AI TOUJOURS CRU qu'il n'y avait pas de place pour les femmes à *Liberté*. J'en ai toujours constaté l'absence relative, mais éloquente. Le dossier de cet automne, « Ministère de la Formation. L'éducation à l'ère du management », constitue un énième exemple de ce qui pourrait sembler, à première vue, un oubli, voire une indifférence : aucune femme, et encore moins une féministe, n'y signe un article. Pourtant, l'adoption d'une perspective féministe aurait sans doute permis de mettre en lumière un certain nombre de problèmes liés aux rapports sociaux de sexe dans le domaine de l'éducation, particulièrement en ce qui a trait à sa marchandisation, de même qu'aux représentations sociales et à l'investissement d'espaces symboliques comme l'université. Le point de vue féministe est la tache aveugle de ce dossier et, plus globalement, plus tristement aussi, celle d'une revue qui se veut progressiste comme *Liberté*.

Le directeur, Philippe Gendreau, stipule que « *Liberté* n'est pas une revue qui milite pour faire la promotion de l'idéologie féministe, pas plus que pour défendre bec et ongles l'idéologie nationaliste ou indépendantiste ou socialiste ». « *Yeah, you wish* », me dis-je. La multiplicité des points

de vue représentée par le dossier dans chaque numéro de la revue permet que le thème soit abordé sous des angles parfois inédits, mais leur traitement n'échappe cependant pas au filtre de l'idéologie. *Liberté* est, certes, en lutte contre l'engourdissement général des citoyen-ne-s, un affadissement et avachissement entretenus par quelques médias généralistes, mais il n'empêche que la revue reprend certaines idées doxiques. Je suis exaspérée, et le mot est faible, de constater que jamais ni l'expertise ni la perspective des féministes n'est sollicitée pour faire contrepoids à ces idées préconçues. Et je me demande pourquoi ce point de vue féministe n'est jamais adopté. Serait-il trop spécifique, pas assez universel ou appartiendrait-il moins à l'analyse progressiste proposée par un Alain Deneault ou un Éric Martin ? Alors, je vous le demande : qu'en est-il, les gars, de l'écrivaine dans la Cité, puisqu'on ne compte toujours que si peu de femmes et de féministes à *Liberté* ?

L'écrivaine dans la Cité

L'ORS de l'une de nos rencontres, Pierre Lefebvre m'a raconté que, depuis qu'il a été nommé rédacteur en chef de *Liberté* en 2006, jamais un gars « [n'a] refusé d'écrire un article parce qu'il ne se sentait pas légitime de le faire. Jamais ». Or, c'est, paraît-il, assez fréquent pour les femmes. Cette impression de ne pas être à la hauteur, d'être illégitime nous vient de

partout à la fois. Or, en plus, *Liberté* détient un grand capital symbolique; elle est intimidante. Il me semble dès lors que la question de l'absence des femmes à *Liberté* comme ailleurs est le symptôme d'un problème structurel. L'équipe de direction a fait, ces dernières années, des efforts pour inclure plus de femmes, cela reste une préoccupation pour *Liberté* : « On en cherche », qu'ils disent. « Il y en a autant que des hommes ! » que je leur réponds. « On ne cherche pas des hommes ou des femmes : on cherche des plumes. » Bon. Ils en ont trouvé : les Jacob, Delvaux, Mavrikakis (entre autres) nous rappellent qu'en effet, la place des femmes, encore à prendre (même si Claire Martin écrivait déjà dans la revue en 1959, mais que personne ne s'en souvient), est au moins creusée, prête à être investie.

Mais où sont les femmes qui écriraient dans les dossiers et qui seraient ainsi appelées à participer à la réflexion que *Liberté* nous propose de faire collectivement à chaque numéro? Elles ne sont presque nulle part. Il suffit de voir les statistiques de la dernière année pour s'en convaincre : pour quatre numéros, on en compte deux où les dossiers ne présentent aucun texte de femmes et deux qui comptent chacun un texte écrit par une femme. Anne-Marie Régimbald, Pierre Lefebvre et Philippe Gendreau sont conscient-e-s de ce problème, sans pour autant chercher à atteindre la parité à tout prix. Or, pour moi, c'est limpide : il faut offrir aux problèmes systémiques des solutions systémiques. « Moi, la discrimination positive, ça m'énerve. Mais je suis conscient de mes œillères. Il y aussi les conditions d'urgence avec lesquelles on crée la revue. Quand ça fait trois filles qui nous disent non, un moment donné, il faut trouver quelqu'un ! », me dit Lefebvre. « Je ne suis pas contre la discrimination positive, mais ce n'est pas simple à mettre en place », ajoute Gendreau. Dans ce genre de situation, la parité représente peut-être une solution. Parce qu'il faut traduire de manière systématique la question de l'absence des femmes dans *Liberté* en la considérant comme un problème concernant les luttes de pouvoir qui structurent encore la Cité, l'ordre des discours et des représentations et, dans certains cas, les imaginaires. Accueillir plus de femmes dans des lieux de parole comme *Liberté*, quitte à exercer une certaine discrimination positive, est aussi un engagement politique s'actualisant dans une action concrète. C'est en effet considérer que plusieurs paramètres se rapportant tous aux rapports sociaux de sexes limitent l'accès des femmes à certains lieux, et particulièrement aux revues d'idées.

Dans l'introduction à l'*Anthologie* de 2009 [*Anthologie Liberté 1959-2009. L'écrivain dans la Cité. 50 ans d'essais*, Le Quartanier, ndlr], Pierre Lefebvre en appelle à tous ceux qui « n'ont pas perdu espoir et croient toujours au pouvoir politique de l'écriture ». Les féministes y croient depuis toujours, oserais-je dire. Pour elles, le passage à l'écriture a été crucial, car en procédant ainsi à la documentation ou à l'esthétisation de leur expérience de l'oppression, elles l'ont comprise autrement et ont pu la combattre. Les féministes, oui, ont fait la révolution en obtenant des gains tangibles sur le plan politique et social. Dans cette mesure, elles ont réussi à changer au moins en partie le monde; contre tous les antiféministes

ou les sexistes de l'ordinaire, les féministes habitent et nomment le monde autrement. *Liberté*, si elle le voulait, pourrait nous y aider et se faire le vecteur d'une parole souvent tue, bâillonnée, objet de moquerie, en lui donnant un lieu où s'exercer. La revue rendrait ainsi probant un engagement qui apparaît aujourd'hui plus symbolique que réel. D'autant plus que certains des textes ayant été publiés dans le périodique au cours de son histoire ont, à une certaine époque, marqué les pages de la revue d'un antiféminisme latent dont l'équipe de rédaction d'aujourd'hui a toujours du mal à se défaire.

Dévalorisée, la prise de parole des femmes l'est toujours et l'a été dans *Liberté* sans doute plus souvent qu'à son tour, en particulier sous la houlette successive des deux François. Combien d'articles dénigrent le mouvement féministe, sa lutte et ses écrivaines? En 1977, le sarcastique François Hébert s'indignait du haut de son privilège : « Le comble, disait-il, c'est Bardot, cette peau, dénonçant le dépeçage des phoques. » En 1979, François Ricard décriait, caustique, le type d'analyse littéraire et de commentaires critiques que sans doute seules les femmes peuvent faire : « Une étudiante, dans le couloir, juge pour son amie l'œuvre immortelle de George Sand : è broyarde à l'os », se moque-t-il. Bref, partout, tout le temps, et encore aujourd'hui, à l'instar de *Liberté*, des lieux de paroles mixtes reconduisent des stéréotypes, des rapports de force, des représentations et *forcément*, donc, des inégalités.

Dans la même période, un texte remet en question l'importance dans la littérature québécoise de Nicole Brossard comme écrivaine (« L'ombilic d'une nymphe »; 121-1980). Un autre vilipende le numéro spécial de *Change* sur Michèle Lalonde (et l'œuvre de Michèle Lalonde elle-même; 127-1980). Et dans un troisième, « Le violeur violé ou comment réduire une question », Réjean Beaudoin (134-1981) nous exhorte à faire une analyse « fine » de la scène d'ouverture de *Mourir à tue-tête* en considérant que « ce que le violeur méprise, ce n'est pas exactement la femme qu'il attaque : c'est bien davantage le pouvoir de l'homme qui prétend pouvoir se la réserver par droit ». Entre tous ces textes, donc, combien d'entre les femmes se sont senties vraiment accueillies dans *Liberté*?

Les années 1970 au Québec sont celles d'un féminisme qui se radicalise et se perçoit notamment sous le prisme de la littérature. Les années 1980 ont été traversées par une double redéfinition, celle du rapport des féministes à la littérature et à l'idée de collectif en tant que concept corollaire à leur lutte et transitant par leurs textes littéraires. À cette époque, comme aujourd'hui, ne pas inclure de textes féministes dans une revue comme *Liberté* était un choix politique, de la même manière que le fait d'y publier des propos sinon misogynes, à tout le moins sexistes, l'est sans doute aussi. Un exemple tiré d'un texte de Réjean Beaudoin à propos de *Mourir à tue-tête* est à figer le sang : « Tout homme a des comptes à régler avec la femme et s'il n'est pas obligatoire que cela conduise chaque homme à abuser de la force physique que la nature a placée de son côté, dans certaines conditions déterminées, il arrive malheureusement que cette éventualité ne puisse pas être exclue. » Bien entendu, jamais un tel discours ne pourrait même être vaguement évoqué dans *Liberté* d'aujourd'hui. Mais je dirai simplement qu'à

côté de commentaires aussi brutaux et destructeurs, pendant longtemps, on a su où se tenir : loin.

Spectrale Lalonde

J'EN AI EU longtemps contre cet héritage de *boy's club*, et j'ai parfois eu l'impression que la revue le cultivait en déclarant toutefois vouloir changer. Dans une communication prononcée au colloque « D'une "littérature qui se fait" à une littérature qui se meurt? » (Université de Montréal, octobre 2014), Élisabeth Nardout-Lafarge souligne avec justesse l'absence des femmes dans le dossier « Littérature 1959-2009 » publié dans la série entourant la commémoration du 50^e anniversaire de la revue; des textes d'hommes, sur des écrivains hommes. Aussi s'agit-il en somme de décrire une

Qu'en est-il, les gars, de l'écrivaine dans la Cité?

littérature qui n'est ni lue, ni faite, ni imaginée par aucune femme. En 2009, omettre d'inclure des femmes dans ce qu'une revue considère représenter la littérature québécoise n'est rien de moins qu'une aberration. L'*Anthologie* de 2009, qui ne présente que trois textes de femmes sur trente-trois (9%), peut à cet égard être elle aussi très offensante. S'il est vrai qu'il y a eu bien peu de textes de femmes dans la revue à travers les années, toutes proportions gardées, on aurait pu s'attendre à en trouver plus dans l'*Anthologie*. Où diable sont-ils?

Mes entretiens avec Michèle Lalonde m'ont permis d'apprendre que c'est elle qui a refusé de voir paraître ses textes dans le bouquin, pour de simples questions de droits d'auteur, et de nuancer ma réflexion. Apparemment moins à l'aise au sein du mouvement des femmes que dans l'équipe de direction de *Liberté*, Lalonde n'y a « pas tellement souffert ». Cela ne l'a pas empêchée de passer, sans explications autres que celle d'un éloignement de plus en plus important, de rédactrice en chef à secrétaire de rédaction. « J'étais enceinte, je m'impliquais de moins en moins. Ils m'ont donné un titre décoratif, je crois bien. » C'était sous Aquin, en 1961. Jacques Godbout soutient pour sa part regretter l'absence de femmes à *Liberté* : « La question générationnelle et celle qui concerne l'éducation des filles y est pour beaucoup, c'est certain. C'est dommage parce que la diversité des points de vue aurait été utile à la réflexion. Mais c'était sans doute plus difficile pour elles de jouer le jeu que jouaient les gars, parce qu'elles n'étaient pas habituées de le faire, elles n'y étaient pas "auto-risées". C'était, ça aussi, une question d'éducation. » Ainsi, malgré une déclamation mythique du célèbre « Speak White » à *Chants et poèmes de la résistance* en 1970, malgré

une participation accrue à *Liberté*, la revue – peut-être par amnésie, peut-être par réflexe et sans doute trop concentrée à se faire l'épigone d'Aquin, comme le soutient Rachel Nadon dans son mémoire de maîtrise (2014) – a oublié d'inclure Michèle Lalonde dans sa mémoire. Car ne pas pouvoir publier ses textes n'est certes pas une raison pour « oublier » aussi de mentionner son apport significatif dans les introductions historiques de l'*Anthologie*.

« Comprendre dangereusement » sans se mettre en danger

C'EST si facile de « comprendre dangereusement » lorsque l'on parle entre convertis, entre camarades – c'est-à-dire entre hommes, blancs, bourgeois, éduqués, pour la plupart montréalais –, car on évite, ainsi, les débordements. Je me demande ce qui préside à cette peur de la subversion réelle, celle qui s'exercerait donc aussi dans le discours de la revue, celle qui en bouleverserait vraiment l'ordre établi. Les années 1990 ont été des années *fastes* au point de vue de la présence des femmes (elles ont signé plusieurs articles, ont occupé des postes de direction – pensons à Marie-Andrée Lamontagne qui a dirigé la revue de 1993 à 1999). Malgré cela, cet indice de reconnaissance ne cesse de décroître depuis 2006. Rachel Nadon le note, en mentionnant que « si le nombre de femmes a sensiblement augmenté dans les années 1990, celui-ci s'est considérablement réduit dans les années 2000 [...]. *Liberté* apparaît à nouveau comme une taverne ». De quoi pleurer, en somme. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que, si choisir de publier plus de femmes est en soi un acte féministe compte tenu de l'histoire de la revue, leur présence seule ne suffit pas à parer *Liberté* de l'aura séditeuse qu'on souhaite la voir porter. Et, soyons clair, je sais d'où je parle et je connais ma situation privilégiée dans le mouvement des femmes lui-même. Étant blanche, éduquée et bourgeoise, je fais partie de la classe dominante; or il faut garder en tête l'importance des perspectives d'analyse intersectionnelle. Ainsi, une *Liberté* réellement subversive – révolutionnaire – comprendrait plus de textes qui, par le seul fait d'être publiés, changent le monde en le nommant autrement, peut-être loin du confort d'une gauche sédentarisée qui, trop souvent, reconduit les hiérarchies, les stéréotypes et les inégalités associées aux rapports sociaux de sexe, de classe, de race. Ici même, dans *Liberté*, cet ordre des choses peut être bouleversé. Il faut cesser de souffler sur les braises d'une révolution surannée, cesser d'imaginer le présent en ruines et faire tomber les cloisons du formatage hautement traditionnel et sexiste de notre pensée. Il faut rompre la ligne de ce récit. Il faut vraiment résister à l'hégémonie culturelle et, ainsi, entrer dans la lutte. Le féminisme en est une et, pour *Liberté*, publier plus de femmes serait déjà en faire acte. **L**

Marie-Andrée Bergeron est chercheuse postdoctorale à l'UQAM et membre du collectif *Françoise Stéréo*. Son premier livre, *Les mots de désordre. Édition commentée des éditoriaux de La Vie en rose*, est paru aux Éditions du remue-ménage en 2012.